

Gilbert Bourson

Joie rouge



illustré par Valérie Constantin

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères - France

Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-058-5

EAN: 9782355540585

Dépôt Légal: mars 2009

Copyrights:

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON
JOIE ROUGE

préfacé par Pascal Leray
illustré par Valérie Constantin

Gilbert BOURSON

JOIE ROUGE



Le chasseur abstrait éditeur

Préface

« CRUELLES FOUGÈRES »

Divagation sur un livre de Gilbert Bourson et Valérie Constantin

Ce livre est le lieu d'un trafic sans intermédiaire et aux multiples flux. Nous entrons dans l'espace alvéolaire de la réalité, espace que décrit merveilleusement Valérie Constantin dans sa *réponse* à Gilbert Bourson, à partir du poème lui-même, qu'elle détourne à son compte. La lettre devenue matière du dessin, l'artiste explore les densités à l'intérieur d'un espace doublement articulé par le poème, rend des bribes, des commencements du texte qu'elle enveloppe, décrit la partition d'un orchestre inouï. C'est un dialogue venimeux qu'avec Gilbert Bourson elle livre. Il prolonge et développe une démarche dont le lecteur du *Chasseur abstrait* a pu apprécier d'autres brûlants points d'impact – des collaborations avec Robert Vitton et Marta Cywinska au *Paillason de vie*, oeuvre multimédia réalisée avec Jean-Claude Cintas et Patrick Cintas (texte et musique). C'est dans l'acception pleine du mot qu'il faut voir ce livre comme un livre d'artiste.

Le geste initial qui donne son univers formel à la série entière part d'un principe qui pourrait bien avoir des conséquences désastreuses : la poésie, en effet, n'a guère besoin d'illustration. L'arbre, la plaine du poème ne sont pas les éléments de la nature dont l'image se forme en nous quand nous les prononçons. Le dessin qu'on voudrait en déduire serait bien carcéral. Toute la modernité s'est attelée (depuis Wagner, peut-être) à tenter une synesthésie non sur la base de la ressemblance – *Ut pictura poesis* –

mais sur le principe que l'on retrouve dans le jeu des couleurs : la complémentarité. Et s'il faut donner de cette approche une image musicale, c'est bien évidemment le contrepoint qui nous paraît la métaphore la plus évidente. Voici un livre contrapunctique. On le lira dans la vitesse de ses enchaînements paginaux. Il se prolongera dans sa lenteur alvéolaire. La poésie et l'art sont des royaumes d'abeilles.

Ainsi l'artiste s'est-elle posée non sur un seul pétale mais sur toute une poésie aussi attirante que rétive à l'image visuelle. « Joie rouge » de Gilbert Bourson nous entraîne certes au seuil du visible. Le rouge y est si constant. Pas seulement lui, d'ailleurs. Mais cette couleur, qui est assurément l'un des fils métaphoriques les plus nouveaux de ce recueil, n'est pas le rouge incendiaire de la dernière toile de Nicolas de Staël, ce n'est pas – même si l'on me contestera peut-être sur ce point – le rouge du sang qui coule et peut-être pas non plus le rouge de l'aube qui répond au crépuscule, heure propice s'il en est. Ce rouge est arc-en-ciel, il comporte en lui toutes les nuances et les contrastes que le monde ne connaît pas encore (la « couleur bovary », par exemple). « Quand c'est vert, c'est pas rouge », explique une voix dans un poème urbain, « ville de la banlieue ». Le poème traverse hors des clous, de toutes façons ; il jette ses propres feux. Le rouge qui conduit l'ouvrage est un rouge multiple ; il a d'abord la couleur de la voix.

« Car la beauté est un tourment qui donne vie » (20/05/07 – *La saison des saisons*) : cette *joie rouge*, sinon « écarlate », dit la puissance déchirante de la vie dans sa beauté et sa violence. Nous sommes au seuil d'apocalypses intimes, comme en témoigne l'ouverture du livre. Nous traversons une existence de *perdrix*, où le soleil, ce vieillard, « déboule » et nous « écorche », où « la lumière s'engluie », où le vent bégaie les « phrases d'un discours sur l'envolée », où « la joie urine pour marquer/son territoire ». Le poème emprunte « le visage d'Achab », celui de Jonas : il esquisse un récit d'expérience, « le roman feuilleton de sa vie » (*le vieillard aux pieds en dehors ou chacun son triangle des bermudes*),

l'histoire intime d'un regard qui n'ignore pas que « les murs sont aussi des forêts, des vallées / OÙ circule le monde, où la pensée respire » (19/11/07 – *De l'utilisation des fleurs*). Il fait du monde le tremplin vers un *tu* qui se révèle dans sa perte, même. Il est certainement quelque chose comme ce

*Soc-diapason qui fait germer les petits temps
De joie sur le vert-vif où court la perte sous
Les doigts de ta voix, prophétie et douceur
Dans la crinière hirsute du temps sans douceur ;
(Les bartavelles)*

mais ce *tu*, de perte en perte et en proie lui aussi aux « si-magrées du réel », aux « fenêtres bidon », est bien seul ce qui peut « rabat(tre) son caquet au ciel ». Eh bien, monsieur Gilbert Bourson, il n'y a pas que vos merveilleuses *passagères* qui ont les « jambes orangées » ! Nous ne sommes pas ici dans le laboratoire aux murs immaculés et aux fioles nombreuses d'une poésie qui se serait rendue programmatique. Elle dit le jour. L'espace d'une vie. Un tremblement de monde où le temps magicien s'étire et se contracte imprévisiblement,

*Où grince le fauteuil de la mer assoiffée,
Cependant que se plient les genoux du langage
Sur l'herbe du corps dont la seule utopie
Est le pré et cet in extremis de l'ondée.
(24-25/11/07 – La pluie)*

À ce point, me vient une idée saugrenue. Il m'apparaît en effet évident que Gilbert Bourson réalise, à travers cette ponctuation du jour par le poème, une assimilation esquissée par un poète éloigné de telles vues et en cessation de poésie, Denis Roche. Gilbert Bourson n'a pas troqué, et nous l'en remercions, sa plume pour un appareil photographique. Avec lui, le rapport entre les deux disciplines s'inverse. La poésie – si elle connaît l'intenable, l'insoutenable, l'in... – est tout sauf « inadmissible ». Elle est vitale. Gilbert Bourson nous apparaît plutôt comme un

de ces photographes tels qu'ils existaient au XIXe siècle. Non pas un technicien du voir sur argentique mais le porteur d'une transmission exceptionnelle, sans équivalent. Des tribus indiennes de l'Amérique du Nord au patrimoine de la photographie ouvrière dans la première moitié du XXe siècle, des témoins nous ont offert un trésor pictural unique dans l'histoire de la représentation, à mi-chemin des « beaux-arts » et de la prolifération contemporaine de l'image. Tel, le poème est peut-être ce point où « l'on a disparu regardant le tableau » que l'on est devenu. Gilbert Bourson est le garant de nos instants d'éternité. Le livre reposé, son ouvrage commence.

Dans l'inflexion vocale, se joue une expérience du présent. Ce qui le rend déchirant, c'est son inadéquation continuelle. Mais cette dimension accidentelle est sa soif aussi bien. On passe son temps à ouvrir les yeux, à déchiffrer et à tenter de lire, de traverser, les multiples rouges du jour. Notre *White Whale* ?

Pascal Leray

JOIE ROUGE

Des noces se font dans l'œil voilé des veaux
Quand l'orage s'annonce, et des égorgements
D'agneaux dans les genoux des enfants
Qui s'abritent sous les pèlerines de la peur ;
La fin du monde accote son échelle aux arbres
Que le vent secoue sur des nuques abruptes.
Trop de sens, trop de sens, jubile le ruisseau ;
Et d'une blancheur d'os, le tibia de l'éclair
Assomme cent troupeaux sur les étals cuivrés
Du pré, où des atours sont rajustés presto
Sous les monumentaux aqueducs du ciel,
Par des nudités rauques qui s'égayent vers
Des abris pas trop sûrs pour sentir
Peser de tout son poids la colombe de l'arche.

13

(14/05/07 - *la colombe de l'arche*)

Bêtes avec des lances et d'amers bergers
Dans la campagne acérée des ronces des idylles
De l'éternité pleine d'éternuements ;
La herse de l'averse butine le zinc
Court-vêtu d'horizon, des haies, des esplanades,
Des troupeaux partout qui rougeoient,
Le rivet du tambour qui cloue le paysage
Aux frontons véhéments des amours
Où fusent des formes rayées d'éclairs, et
Sur les cages des pages, rôdent des bestioles
Qui lèchent d'une langue noire et orageuse,
La rouquine frange de ton poulx bordant
La lisière invisible qu'on sent :
Hiéroglyphes-bousiers et frileuses brebis.

15

(20/05/07 - *opéra, orage et bestiaire*)

Gloire, gloire se dit au clair du feuillage
Même un peu défraîchi par les ans, le chagrin
Est aussi un vin dont le vignoble est toujours
Un enfant qui tortille pendant son sommeil
Ses mèches de sarments ;
Gloire, gloire, même au cœur du vent,
Ses cornets de pistache entre de jeunes yeux
Esquivant le regard envieux de celui
Qui doit quitter la scène où jouer les amours,
Car la beauté est un tourment qui donne vie
À la vie qui n'a plus qu'une seule saison
À offrir aux saisons, que l'amour du poème
Et les mots de tes seins se caressant eux-mêmes :
Gloire, gloire à la gloire *des neiges d'antan*.

Des neiges s'ébrouent dans les villages
Où les loups lèchent les lessives tardives
Entre les cuisses des brebis ;
Dans les hangars on tape la belote des morts
Lorsque le vin du soir coule dans les rigoles ;
Il y a des formes qui vont enlacées
Dans les éboulements qui conduisent à rien
Du côté des taillis où des vélos de femmes
Cachent leur impudeur sous la rouille ;
Un remugle d'étoile qu'on lave à grande eau
Est comme un codicille au bas du chemin
À côté des églises. Et dans le cimetière,
Les armes pacifiées reposent sous les pierres,
Cependant qu'un grand cri monte comme un clocher.

A l'aide d'un grand nombre de petites lettres entassées et en- l'a
veut signifier... Alors de ce...
la rive se... et d'...
Murmure... du le temps se...
le... et le...
...
...

À l'aide d'un beau paradoxe, quelqu'un,
Veut signifier qu'il aime. Il allume une lampe
Alors que les batteries du jour s'épuisent.
La rive se relève avec des frissons d'or
Et d'étranges daurades à portée des doigts.
La vitre gercée aux lèvres de courtines,
Murmure la contrée obscure et transparente
Où le temps se déplie.
La rue sent la fougère, et le sang de la main
Dégouline le long des phrases qui vont l'amble
Avec les voix plus saoules que le lac d'escorte
Qui monte lentement jusqu'à la page écrite,
Alors que la panthère du parquet se noie
Avec des mouvements chargés d'obliquité.

21

*Tous les pays du monde ont voulu
Descendre des troyens et non des Achéens*
Chesterton

Adossé à l'arbre qui craint la foudre, tu
Regardes les champs qui crépitent, les foins
Que rentreront les filles aux fortes cambrures.
Toi aussi tu évoques l'audace des mouches
Qu'évoquait Homère et tu cherches des yeux
L'amazone qui meurt dans le fer de ses larmes
Et l'acier de son cœur. Tu sens l'odeur chargée
Des camps de la beauté qu'on trucidé en chantant
Mon cul c'est du poulet; tu descends toi aussi
Du cheval des Achéens plein de foutre et d'urine
Et de cuisses en feu qui incendieront Troie
Mais n'auront que des veuves et des vierges mortes
Enchâssées dans les ruines de la gorge de
Cassandra dont le cri, t'émeut chez Lycophron.

23

(26/05/07 - *l'obscur*)

La pente vers... déjà quelque lointain clignote :
Monticule vert de l'idée qui trotte menu
Dans l'herbe des voix superbes, la foulée
De l'air aux narines de mer, aux vagues de la terre
Dure, et ses criquets de rapt, ses gants de taupe,
Les éclairs labourés par la charrue des champs
Étalée comme un drap fertile, et ses métaux
Sonores aux talons des hordes de l'histoire
Avec ses ponts levis, et les obscénités
Du livre entre les deux coudes de la contrée
Qui lave le ruisseau avec son corps de rousse
Aux genoux cagoulés de ronces, sous les yeux
De vieillard du soleil, et la finalité
Sans fin dont parle Kant à propos des nuages.

25

Brutalités subtiles des seuils de silex
Aux talons dans le bétail des pas
Que fait le ravisseur sous le grand arc
Où se courbe son nom avec un nouveau pas
Sur la pointe acérée des pierres ;
Un nouveau nom, un nouveau feuilleton,
Mais c'est la même nuque au loin de l'horizon
Qui donne la réplique à qui presse le pas
Et tourne au coin du livre ramenant les lignes
De fuite devant ses lèvres dont le nom
Murmure le rideau, l'écorce des carreaux,
L'eau brutale du toit, le marbre de l'absence
Auréolé du vert bolide où la nuit saigne
Et laisse les empreintes rouges de la joie.

27

(la joie)

De grands palmipèdes au bec de Florides
Rôdent devant les séculaires entrepôts
Où la pensée fermente, quand souvent l'une d'elle
Hésite à y entrer et fait le pied de grue,
Parmi ces emplumés maladroits qui dessinent
Les palmiers des marelles couchés sur le sol,
Et font avec leurs palmes des constellations
Au seuil des bâtiments aux fenêtres semblables
À d'anciens parchemins qui battent lourdement
Sous l'injonction du vent, dont les rémiges ne
Sont que les phrases d'un discours sur l'envolée.
Elle imite leur cri, leur démarche, en cherchant
Sur la palme-émotion qui berce ses Florides,
Ce rien où elle soit son chant, son nid, ses plumes.

*Fuyez ! plaines, déserts, prairies, horizons
Sont à la toilette rouge de l'orage.*

Rimbaud

Il y a des bûchers dans l'orage, des joies
Rouges et tourmentées, des cinglons d'éclaircies,
De vives cicatrices calmes comme un lac
Que lèchent des blancheurs de flammes balafrant
Le visage d'Achab de nos quêtes absurdes
Et splendides, nos pages blanches, déchirées
À travers des folios de tempêtes cherchant
L'écueil où se briser d'un rien, l'éclat d'un rire
Inextinguible étreinte brève et infinie
Où le volcan se scarifie d'un seul coup d'aile,
L'éternuement du lierre et la pointe d'épingle
Où perle une élégie, l'écart que l'on déplie
Et replie dans les paperoles de nos songes,
Le label de cristal aux lèvres de l'instant.

31

(06/07/07 - *entrevue de l'orage*)

Conséquences de la crise économique en France
Le chômage est devenu un problème majeur
avec des conséquences sociales et économiques
de plus en plus graves. Les entreprises ont
du mal à recruter et les salariés ont
du mal à trouver un emploi. Le chômage
entraîne une perte de confiance et une
diminution de la consommation. Les
services sociaux sont sous pression et
les dépenses publiques augmentent.
Le chômage est un problème complexe
qui nécessite une action coordonnée
des pouvoirs publics et des acteurs
économiques. Il faut agir sur la
formation professionnelle, l'accompagnement
des demandeurs d'emploi et la création
de nouveaux emplois. Le chômage est
un défi majeur pour la France et
l'Europe. Il faut agir vite et de manière
coordonnée pour éviter une dégradation
encore plus importante de la situation.

Constellations en biseau comme un chat :
Des douceurs d'échardes à rebrousse chemin
Avec des injonctions Mathildiennes- «viens-t'en...» :
Dans l'instant qui bredouille, tout un in-folio
S'écrit sur le kimono bleu ciel du ciel,
Dans le verger d'ennui où bonheur et chagrin
Ont des acidités et des suavités
De clocher égorgé dont le son bêtifie :
«Viens gambiller parmi les ronces de ta flûte».
Quand le gnome rougeaud de la joie nous surprend
Scythiquement d'un bond, la toison de ta voix
Lie les mots de la boucle où la bouche est de pierre
Noire comme un vin renversé jette l'ancre
Où scintillent les sept épines de ton nom.

Aux pieds, le Finistère d'un brin de bruyère
Cambre une insolence de chandail bleu-mauve
Sur une poitrine spartiate ; le monde
Deviens miniature, plein de fourmis-joies
Qui butinent un stock de blessures ; le vent
Verse sur les versants une moque de schnaps
Dont s'enivrent les vues lilliputiennes mal
Venues avec les mots qui montent en épingle
Un hamac de glouglou : c'est un ruisseau pas loin
Qui évoque un chagrin nageur : *une pensée*
Mouillée entre les quais d'une bouche fantôme.
Et la bruyère émet un bruit de jersey bleu
Comme un adieu de gorge piqué sur la neige
Éternelle au folio d'une tour abolie.

Un coq rougeoie sur le châle des ronces, cri manucuré
Par l'éveil des blancheurs matinales à traire
Dans la vitre-étable où sont entreposées
Les baies de l'in-cueillette; il nous vient une envie
D'hermine dans la chair,
Et d'un gant de lait noir pour habiller la main
Qui effeuille les doigts de la prose du jour,
Où ce qu'on ne peut dire et qu'il ne faut pas taire
Et qu'on ne taira pas, s'enroue comme un clairon
De silence écarlate : « *aussi nous nous devons*
Un coq avant la nuit pour nous égosiller
À gorge déployée au sommet d'un clocher
Steppique à perdre vue, semblable à cette peau
Distillant la ciguë de nos ponctuations ».

37

(20/09/07 - tous Asclépios)

Il fait tout un village autour de cette idée
D'une arrivée bottée de soleil et de langue,
Où le vert des volets pousse entre les pavés,
Où c'est la couleur verte qui trouve la plage ;
La parole anticipe l'auberge au tournant
Où le menu s'affiche, et le vent qui s'en va
Sent le beffroi des mots arrosés d'un chemin
De pays dans le livre pareil aux enclos,
Stalactites fertiles, qui tombent paisibles
En ruminant l'aorte du climat oblique,
Qui dans le poème respire un poème,
Où les merles du manque traversent l'été
Pour être *nous étions* dans le giron fléché
Par le tract d'une hanche bleue *qui fait boiter*.

On distingue d'abord le bruit peureux de la tante
ET les
Se
S
AVANT
ET
292
292

On distingue d'abord le bruit neigeux de l'attente
Avant les autres bruits, et les pas étouffés
Des actrices aux lèvres brunes qui chuchotent
Derrière les baudriers rouge-gorge des haies
Où crissent les cuisses-taupes de l'été;
Les livres font le bruit du temps qui effeuille
Les roses loups-garous des contradictions;
Et les fauteuils roulants des anciens dont les mains
Ont mémoire du tremblement de l'acacia,
Font face à la bibliothèque de la mer ponçant
Ses milliers d'in-folio, cependant que les langues
Ceignent par le monde leurs longs tabliers
Sanglants pour débiter leurs slogans de colombes,
Aux seuils des boucheries.

41

(les rochers)

Hachuré, passe un visage blanc dans le reflet
D'un piètre vitrage de ciel dont le front
De démiurge se penche, et se pose
Sur l'œil numismatique d'un récent orage
Où infuse une taie ;
On marche sur un seuil de roncier dissonant
Avec le froissement *molto cantabile*
Des abîmes drapés d'éboulis,
Où se peignent les brunes syllabes des voix
Qui taillent et polissent le cristal terrestre
À ton doigt-métronome et qui fait résonner
De silence la grille des mots,
En cochant de son ongle le grand cahier brun
Où l'astre-monde lève ses aubes pour nous.

43

(un coup de ton doigt sur le cahier brun)

D'emblée l'apparition d'éclaboussures jaunes
Trouées par ce qui est plus que porte, une entrée,
Peut-être un corridor conduisant à l'endroit
Où l'on a disparu regardant le tableau,
Où plutôt se voyant tout prêt à disparaître
Où murmurent les eaux : le fleuve des enfers
À franchir pour chercher Eurydice perdue
Et trouver la peinture ?
Le titre nous indique *door to the river*,
Et le noir du portail contraste avec le rose
Chair qui s'exhibe à l'entrée : lupanar ?
Alors que sur le seuil danse l'incertitude,
On distingue aux trois quarts du tableau sur la droite
Et comme à l'horizon, un signe menaçant.

45

(sur un tableau de W. de Kooning)

Les perdrix rouge-brique se lèvent lourdement
Comme un mur où s'écrit : perdre, perdre, perdre, et
Picorent le grain des mots ahanés
Parmi les éboulis ravissants qui s'ébrouent
À travers la broussaille, son recel de ruines,
Ses duvets d'épine et gloussent à travers
Les fourrés qui festoient de nos tours abolies :
Soc-diapason qui fait germer les petits temps
De joie sur le vert-vif où court la perte sous
Les doigts de ta voix, prophétie et douceur
Dans la crinière hirsute du temps sans douceur ;
Et le Jura de l'œil-monarque se répand
Dans la contrée embuée d'images sororales
Où ton visage rabat son caquet au ciel.

47

(les bartavelles)

Le soleil écorché
Où le soleil écorché
Ecorchant l'essence le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché
Au dehors où le soleil écorché
Où les lettres sont le soleil écorché
Se vident vers les lettres le soleil écorché
A s'en foutent le soleil écorché
son en écorché le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché
Les moines aux bords le soleil écorché
Ils ne s'en foutent le soleil écorché
Ad Caelum le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché le soleil écorché

*Et toi comme celle que tu aimes,
Que le charme de ce chant vous porte au ciel*
Catulle

Le soleil écorche le renard sur le seuil
Où quelqu'un nous attend : c'est nous même
Écoutant frissonner les feuilles du désastre
Au dehors où le jour est aux trousses,
Où les lettres sont aux affaires, où les rues
Se ruent vers les manas qui les distraient de vivre,
Où même les moineaux ont gorges de pitié,
Qui s'en foutent pourtant. Quand se pointe un beau sein
À la latinité perverse qui nous cite :
Passer, deliciae meae puellae.
Les moineaux ont raison et le soleil fait bien
De dégueuler ses tripes dans les caniveaux :
Ils traduisent pour nous : *uolo te ac tuos amores*
Ad caelum lepido uocare uersus.

49

(matinée sauvée par des vers de Catulle)

The spider love, which transubstantiates all.

John Donne

Rien d'autre à faire que taper à la surface du monde,
Qui est un point boursoufflé dit Joubert,
En appelant à toi qui manques, qui manques,
Rien que cogner à l'huis de la langue la muse
Aperçue dans les coins, les boutiques, les rues
Et les marchés, l'Arcimboldo des circonstances :
De l'étable à l'érable s'attable l'Erèbe
Où coule lettre à lettre l'eau à peau de taupe
Des comparaisons, berges de l'écriture
Où sans toi vivre comme qui manques, qui manques,
Où coule cette scène-Seine où nous étions
Le pont le cours la barge autant dire la baille,
Et nager dans la donne de la phrase, Donne :
L'amour cette araignée qui transubstantie tout.

51

(19/10/07 - la manne et le fiel de Twickenham)

On aimerait rencontrer (en rêve) ces deux antiques ponceurs
De papyrus, qui adoraient un dieu turbulent, parfois léger
Qui partageait leur lit et leur baisait les lèvres,
Et leur faisait mâcher sa lourde chevelure et mordre ses épaules
Cependant qu'ils le priaient du nom de Cynthia ou Lesbia,
En faisant trembler le ciel de lit jusqu'à l'amen.
L'un d'eux nous dirait : « Une nuit je rêvai, qu'après ses funérailles 53
Au bord de la chaussée, se glissèrent dans ma couche,
Les mânes calcinées de ma belle en colère et je sentis
Cliqueter sur mon sein ses doigts cassants ».
Et nous, en conversant, critiquerions l'époque actuelle,
Comme ils vilipendèrent la leur en leur temps,
En opposant ce dieu qui montre son visage,
Aux religions, intrigues, guerre et corruption.

S'étire le fil rouge des clôtures, c'est
Un semis de mufles dans les marguerites
Qui effleurent le regard des couples qui s'effraient
D'un lendemain traqué par « *un vrai signal fort* ».
Et les imprimeries crépitent sur les feuilles
Des arbres asthmatiques qui ne comptent plus
La monnaie du printemps ;
Cependant que dans les campagnes, les écluses
Montées sur échasses guettent l'horizon
Qui attend le passage, et que des crinolines
De cadences font trembler le lombric
Des ponts mal ajournés de la joie qui boitille
En touchant le ressac mal giboyeux du sol,
Tout un verset d'épine enfoncé au talon.

55

(10/11/07 - *malgré tout*)

Encore un pont qui brûle et des semis de cris
Dans les plumes du vent dont la crête rougeoie,
Parée de la colère homérique du seigle
Des champs affairés au brasier de la chair
Des amants et des mots;
Toute la soie des armes des amours flamboie
Aux ronciers de la soif et de la faim en frise,
Où les baies se rengorgent d'ombre ceinturée,
Où le busard s'éploie sur le billot sanglant
Couvert de l'écriture éventrée de Cassandre
Qui vouivre l'alcôve outrée des chambrières,
Où l'incendie médite la brassée de trèfles
Du lieu abusif où sont les migrations,
Et le couteau des coqs sigillés de la nuit.

57

(hommage à Gongora)

*Cette lumière qui se brise, cette larme
qui roule et se dessèche dans la joie*
Pierre Reverdy

Le temps crépite contre la cloison,
Où les syllabes des chambrières rêvent blanc
Sous la neige des lampes qui lapent le jour
Avec leur langue d'ombre ;
Les flaques d'encre peignent tes cheveux défaits,
Entre les murs inquiets et les in-folio
Où le bois de la table s'aveugle du proche
Embringué dans les labyrinthes du lointain :
La sarabande des étoiles, les soucoupes
Où tintent les pourboires, le faux-cul des cours
Où rôde *l'épagueul de la mélancolie* ;
L'építaphe des choses cligne entre tes doigts,
Quand le dehors s'agite contre le volet
Et que le bec de cane se lève d'un mot.

59

(12/11/07 - à la table de travail)

Un silence ongulé plane sur les étangs
Fardés de civilisations de ricochets,
Comme sur le front de la vieillesse
Entre deux doigts du temps, les lignes se déclinent
En greffe de vent sur le tibia de l'eau
Grabataire, et tu vois le heurtoir bleu cogner
La feuille-désidérata de l'avalanche,
Où tout le paysage continue et pose
Le treillage ébouriffé de ta joie virgulée
De perdrix médusées et de semailles mortes.
À feu doux et lugubre où la lumière fond
Sur l'oiseau de ta paume où nidifie ton œil,
Tu te ramasses pour plonger de tout ton poids
Dans le galet du jour.

61

(14/11/07 - dans le miroir)

La maison rouge du souffle et le fjord
De l'attente gelée, le poisson au sang blanc
Qui nage entre deux eaux
Dans notre multitude inemployée de jours,
C'est le corps, notre corps sans autre mémorial
Que ce calendrier du jour le jour en é-
Crivant sur l'étendue cousue *des petits riens*,
Revenant à la ligne parfois au milieu
Ou au début d'un mot qui drague une bévue
Un pion sur l'échiquier qui se renverse quand
Quelque chose a tremblé dans la chambre à côté
En chantonnant : « *la merde c'est le désespoir* »,
Mais c'est sur lui que pousse le bouton de joie
Qu'on arbore comme un Bien Blanc qui va percer.

63

(21/11/07 - *l'étendard de la joie*)

Les fleurs devant les fenêtres des pavillons
Forment un mur d'enceinte contre l'extérieur.
Avec des airs butés, elles froncent le front,
Mais sans sévérité dans leur bel uniforme,
On dirait qu'elles ont mauvaise conscience
De servir de clôture et semblent s'excuser
Avec cet air penaud des enfants qu'on surprend
Et sourient en biseau aux promeneurs sensés
Les voir genius loci et non Vaubanisées
En rempart à la vie du dehors qui en fait
Ses reines de beauté et qu'on loge chez soi
Pour ouvrir sa maison à l'espace et sentir
Que les murs sont aussi des forêts, des vallées
Où circule le monde, où la pensée respire.

65

(19/11/07 - de l'utilisation des fleurs)

La pluie tombe sur les murènes des sentiers
Et sur les corolles qui bavent leur mutisme blanc,
Sur les jambes abusives des femmes renmaillées
Par les filets des pêcheries désaffectées du ciel
Couleur de maquereaux, et entre lesquelles,
Le bégaiement philologique de nos machines à
Semer les sagaies de nos puits aux jardins
Habitables crépite et tresse le rotin
Du confort ambigu qui orne nos tonnelles,
Où reste suspendu ton déluge, et nos chambres
Où grince le fauteuil de la mer assoiffée,
Cependant que se plient les genoux du langage
Sur l'herbe du corps dont la seule utopie
Est le pré et cet in extremis de l'ondée.

67

(24-25/11/07 - *la pluie*)

Les graines de la mort traversent l'année... aujourd'hui
La cage de la pluie enserre la poitrine de la joie,
Si étroite qu'elle tient entre les doigts d'une main.
À cette heure où le whisky ne diffuse plus Mozart,
Les minutes se changent en chauves souris,
Et les cloisons n'ont plus le fracas doux des casques
Amortis du trop-plein des érosions femelles;
Nos lignes d'ombre cachent leurs dos d'otaries
Sous une bâche-dartre de neige où s'effacent
Les bibliothèques, les bateaux, la pègre
De nos ponts-du-diable où s'ébattent nos filles
Funéraires dont le giron est *le château*
Seigneurial où nous sommes. Les nouvelles vont
Et font germer l'année qui vient sur écran plat.

69

(30/11/07 - un verre à la main un homme médite sur l'année qui vient)

Moments perdus près du radiateur, avec
Ses roseraies inattendues, et ses fleurs
Épinglées au revers de ces minis instants
Qui se tiennent au bord du plongeoir de faïence
Du temps, dans la salle de bain, et tout prêts
À sauter dans le rien, cependant que la buée
Luciole sur le bruit du dehors et sur l'œil
Qui regarde par la lucarne les antennes
Et la cime des choses, et se perd à nouveau
Dans le froid carrelage de l'infinité
À la blancheur condescendante, cependant
Que la ronde du radiateur mène son train
De doux effeuillements dont l'hôte de ces lieux,
Entend tonitruer le castrat de la voix.

71

(09/12/07 - le radiateur dans la salle de bain)

renewable energy sources, such as solar, wind, and hydro, are essential for a sustainable future. The transition to clean energy is not only an environmental imperative but also an economic opportunity. As technology advances, the cost of renewable energy continues to decline, making it increasingly competitive with fossil fuels. Governments and private industry must collaborate to accelerate this transition, ensuring that the benefits of clean energy are shared equitably. The path forward is clear: a commitment to innovation and investment in sustainable technologies will lead to a greener, more resilient world.

L'œuf athlétique du soleil déboule et fait la roue, sur les agrès
Des choses étirant leur finitude sous les doigts des mots
Qui accordent la balalaïka du corps, et déboutonnent
La soie tourmenteuse et déclive de l'*otium*
Sur cette féminine ubiquité de l'air, dont l'essaim,
Nous ouvre le compas des joies cendrées qui brûlent
Et migrent vers l'écart d'ombre aux genoux forcés
Par les soudards de l'herbe quand tout devient corps
Et fend les taies du comme à l'*acies* de l'éclair
Façonnant le faciès de l'eau, son mot de passe
Délaçant ses bustiers d'Ophélie à la sueur
De ses os solaires qui poudroient ;
Comme un pilleur de braise, *nous passons le mot*,
L'œil pris par l'intervalle de la connivence.

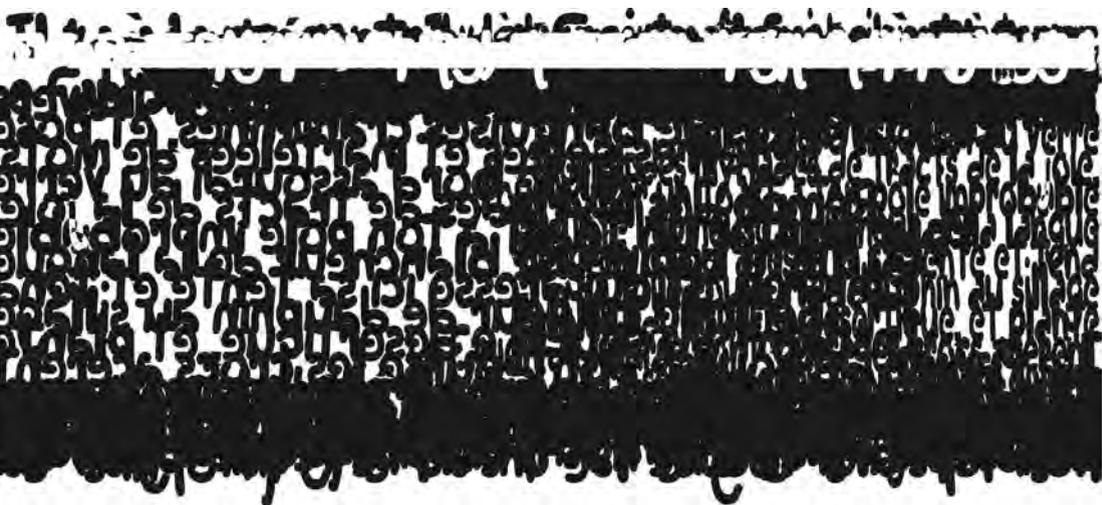
73

(20/12/07 - sur l'*acies*)

L'océan orne ses poignets de force avec
Les falbalas de ses équarrissages et
S'ébroue de sa voix de naufrage éraillée
Par l'alcool frelaté de la brume, un vent gris
Fait grincer l'huisserie des tristes étendues
Où comme les hernies des constellations
Les mégalithes ploient sous leur joug de lichens
Et leur vassalité de sel; les scribes d'ouest
Éditent les oiseaux de l'absence où le ciel
Déchire ses linceuls avec des précautions
De squelette fragile; mais sur les bruyères,
Le golf mauve du temps pousse la pierre-je
Vers la fronde de ton visage qui l'absorbe
Avec l'avidité intègre des embruns.

75

(vents, brumes et marées)



Il va à la rencontre des froids silences, à travers
Les contrées de banquises crâniennes, et pose
Ses lèvres gelées et martelées de mots,
Sur le bord assourdi du verre
Rempli des myriades de tracts de la joie,
Pour porter un toast à ton pôle improbable
Où tinte l'épineuse blancheur de la langue
Émigrée, et qui dresse ici sa tente et tend
Sa toile couleur de dauphin au sillage
Insolent du souffle désertique, et plante
Le fanion de l'ourse dont les crocs acèrent
Le sens dévoilant son haleine givrée :
Ton épaule liseuse *à chaud* et qui pour lui
Fait dégeler le monde.

Ajoute à ton feu, une pomme de pin,
Et le vade-mecum de craie de l'an dernier
Inscrit sur ton ardoise couleur de falaise,
Une baie desséchée, une carte de vœux
Dont on n'a pas su lire le nom de celui
Ou de celle qui l'envoya, une escarcelle
Imaginaire où tinte la monnaie des songes,
Un rameau de Virgile, et le brin de bruyère
Que Chateaubriand écrivant à Ampère
Disait n'avoir pas su faire vivre, un mot clé
Sous l'aile des ronciers qui palpite, un piment-
Oiseau qui s'agrène et se rougegorgise,
Et la phrase d'adieu qui relève la braise
D'un seul coup d'archet, et brûle en trépidant.

Ô mes amis, j'ai bu l'amour...
Joubert

Il évoque un lac avec barque, une lune
Pleine de brouillard, un accelerando
De tumultes obliques frisant le linceul
D'une eau qui s'est noyée dans le nom d'Ophélie ;
Et des berges parviennent, lointains échos noirs,
Des battements de mains, des voix accompagnant
Les tombes ballerines d'anciennes amours,
Où le cygne cruel se lisse et se convulse
En peignant le ressac d'existences noyées
Dans la complexité stellaire et redoutable
D'un ciel défulguré à la renverse ; il voit
Les genoux albinos, entre les deux bras blancs
Qui s'évertuent pour lui à ramer, s'écarter
Sur l'étendue où plongent de sombres emblèmes.

81

(le peintre et la légende)

outes salve l'œuvre de strobilisation. Le Fonds de Fonds
es sicaves à l'œuvre de strobilisation. Le Fonds de Fonds
ul se rince et se rince et se rince et se rince et se rince
de Gale des rince et se rince et se rince et se rince et se rince
de l'automne et se rince et se rince et se rince et se rince
es ruines guère plus que les ruines guère plus que les ruines
le modèle pour le modèle pour le modèle pour le modèle pour le modèle
es brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
es brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
enches sur la brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
u les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
a brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
outes les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves
veilles a de brèves les brèves les brèves les brèves les brèves les brèves

*L'homme ne désire pas connaître mais
sentir infiniment.*

Du « zibaldone » Leopardi

Toutes salves d'envols, les raclements de fonds,
Les sicaves du temps, l'œil grégeois du passeur
Qui se rince dans la presbytie du cresson,
L'ascidie des rosées, les monnaies du déjà
Que l'automne réforme, froisse et dévalue,
Les ruines qui ont pris la couleur du présent,
Où la mode poudroie, le ventre de levain
Des hirondelles qui aguichent les moulins,
Les claques sur les croupes des filles, les ponts
Penchés sur le couvent séculier du courant
Où les nonnes de l'eau se lavent retroussées,
La chitine du jour qui retombe en poussière,
Toutes les simagrées du réel nous requièrent,
Eveillés à de sidérantes injonctions.

83

(06/01/08 - signes du temps)

Ce lointain de l'ici fait signe dans les haies ;
Et la flamme déduite du cœur du bois mort
Et vif danse sa cendre ; les feuille du tremble
Touchent à de l'air qui se cherche des doigts
Pour se mêler un peu au peuple du toucher ;
La citerne du vert s'emplit jusqu'à plus soif
De l'herbe qui est du temps qui se répand
Sur la nappe terrestre comme une chartreuse
Servie par la main tremblante de l'été ;
Ton sourire, ton corps, et leurs mots étirés
Dans le cours samothrace de l'eau syllabaire,
Hérissée de labiales goulues ; la carie
Du soleil sur la dent du blé : le texte entier
Arraisonne tout le visible *qui te nomme.*

Donc, la pluie nous enlevait, et c'était
Des animaux de bonté dans le parc, et des mots
Murmurés dans le froid déluge à pressentir
Le cruel abri d'un adieu ; les allées
Poursuivaient sans nous un avenir sans hanches
Ni mains enlacées, ni paroles très proches,
Que sonnerie sans crête des réveils futurs
Aux fenêtres bidon ne donnant plus sur rien,
Qu'une pluie triste et désœuvrée de météo
Ne faisant qu'évoquer l'échine des girafes,
Ou le bruit de baiser mouillé des otaries,
Ne se faisant sous elle que pour évoquer
Le pissat du clébart de la mélancolie,
Et nous tenir en laisse avec nos idolons.

87

(15/01/08 - *donc, la pluie...*)

*Regarde ! même les chevaux
du char funèbre/marchent au fouet*
V. Holan

Des hommes et des femmes, astronomes
De leurs constellations consternées, se promenaient
Ce jour, en portant un mirador *Apollinien*
En guise de couvre-chef, et un épieu
Qui n'était qu'un petit avorton télescopique
Dans leur œil crevé; leurs oreilles marchaient
Au pas sur une musique binaire en cadence
Au peloton d'eux-mêmes; on sentait *dans leur tête*
Lampionner du vide *entre des guillemets*
Plus modernes qu'hier; et dans le r.e.r.
Ils éteignaient leurs yeux pour se brancher au ciel
D'un *con-cept* où brillait *une étoile montante*.
Un chien d'aveugle seul regardait la grande Ourse
Avec des yeux de chiens.

89

(les yeux d'un chien d'aveugle)

*e nel sole
che v'investe, rivière,
rifiore !
Montale*

Les lamantins des grands jours s'émerveillent
Aux longs cris des oiseaux fêrus de précipices,
Écrits à flanc de joie sur les ailes de craies,
À plein bord de nos mers, de nos enlacements,
Et de nos masques affairés au change, délités
Par tant de vérités nues qui font un rivage
De Nausicaa pour nous vêtir d'écume
Et de lézardes chiennes des rochers piaffant,
Sous le fouet d'Ouessant qui revigore en nous
Les pôles défaillants,
Et reforge le hâle runique de l'œil
Hissé-haut dans l'écho des fontes éternelles,
Quand le dé noir des eaux roule vers le nombre où
Le temps a bâillonné de glace ses sirènes.

91

(au bord du rivage)

La lumière s'englue dans le parc du silence
Cousu de sagaies plongeantes, une chaloupe
Attend un autre jour en berçant le trop-plein
De la terre alourdie sous le poids du feuillage
Brassant ses midis de racines avides ;
Tout souvenir s'éteint et s'ombre de lumière
Mais non d'oubli, le temps se précipite et plonge
Amical dans le cœur avec un cri lointain
Et si proche pourtant ; une aile chère au souffle
Où perle la tristesse ploie dans l'écart bleu
D'une promesse-éclair, l'estoc du vide pose
Dans nos cœurs le faste de sa chrysalide
Amère et à laquelle nous nous remettons,
Car rien n'est illusion mais feu qui se déploie.

Mille tremblements sur l'arbre du cadran
Avec l'éditorial du jour; le fléchage soudain
De la lumière dure : une aiguille enfoncée
Dans l'étoffe de l'air qui donne la nausée,
Comme dans *les années* de Virginia Woolf;
La fenêtre s'éclaire et vient jouer des coudes
En posant ses questions oiseuses sur le temps
Qu'il faudra dépenser ou mettre de côté;
Le bruit qui monte fait un tatouage vulgaire
Sur la peau du ciel qui répète en silence
Le texte du bleu qui va d'un angle à l'autre
Les yeux au plafond; et les ongles taillés
En pointes des énigmes du livre des rois
Confirment la journée.

Des fastes de ronces à des bords qui filent
Entre les quais fardés de boue et de goudron
Au poignet allaité d'ombre nue et luisante,
Allument leurs feux électriques; plus haut
Passent des nudités à peau sombre montant
Le raidillon siffleur contre le soir couleur
D'hématome où la fièvre de la vie nous tient
Dans ses ongles vernis du rouge originel.
Et le glouglou sournois du silence dévêt
Les choses qui nous hèlent sous les étendards
Voluptueux des lourdes odeurs pétrifiées
D'étages haletés aux portes aguicheuses
Et maquillées de doigts dégoulinants de mots
Qui troussent le vomi superbe des nuées.

Nos machines à écrire, plus belles que dix doigts
Frottés sur le toutou de la *melencolia*,
Adoubent le blanc du papier de la neige
Agitant ses hauts-fonds, quand passent les wagons
Où sont parquées nos bêtes qui mâchent le foin
De nos intelligences en marées de fables
Et ressac, qui capote le mur du soleil
Au carquois de sa propre royauté marchant
Sous les eaux du matin ; nos machines sont folles,
À mâcher les chardons sur le rictus des pierres,
Et l'acier bleu des voies de la contrée qui fuit,
Comme fuit la photographie de cet hiver
Où elles font trembler l'ataxie des chardons
Et l'astérie du ciel.

Bartok dans le plein air, et les cheveux
Dans l'ovale griffu d'une voix *aux tons bruns*,
Enlacent les limites de tout; un ravin
Dévale sa cadence sur le toit d'en face,
Comme un pas de femme qui s'éloigne dans
Le roulement terrible et perpétuel du monde
Et son calme soudain et ses lèvres serrées
Qui blanchissent en nous devant l'arbre de joie.
La façade du cœur noircit en concertant
Avec cette musique qui frôle le scalpel
De ce dur 21 février, où tu veux
Composer un poème à ton anniversaire
Et où les mots se taisent pour mieux écouter
Le second concerto pour violon de Bartok.

Les moulins et les urines des fêtes,
Font tourner le moi rouge de ceux qui pénètrent
Sans désespérer *l'environ du genou*,
Afin de prendre langue avec l'ombre plus forte
Du réel sous la jupe des ronces ;
Les paroles du vent fiévreux ont les mâchoires
Serrées des murets culbutés sur la couche
De ruine, où l'orage acquiesce, où l'herbe chante,
Où *la chauve-souris à face de marmot*,
Volète et peint violet la porte ballottée
Des granges à confesse ; et le regard scaphandre
Des amants reluit de plongeurs, se tenant
Sur la rive de l'autre, à côté de la mare,
Où *littéralement* nage *la folle aragne*.

103

(25/02/08 - *l'œil de Tiresias*)

Haies du plein, et murets à genoux aux ornières
Gercées qui balbutient; le poteau des éclairs
Dressé perce le flanc saturé de l'attente,
Cognant alentour contre le gris du temps
Qui disperse les écureuils de ses paupières;
Dans nos cages rugissent et feulent les lettres
Fauves où la joie urine pour marquer
Son territoire sous les lampes-chapiteaux,
Où grince l'horizon sous son loup de mirage
Aux bords déchiquetés;
Tous les remous de l'air roulés vers les cloisons,
Viennent comme un ressac au rebord des façades,
Éclabousser la joue creuse des rideaux noirs
Du foyer qui consume son stock d'auréoles.

La religion des mouettes domine l'éclat
Multiple de la contrée ; le skipper de l'instant
Fait claquer les voiles d'un nom qui est tout
Ce qui existe autour, et même le varech
Amoureux des sandales que portent les dieux
Et surtout les déesses, qui se cachent parfois
Derrière un rocher et s'accroupissent avec
Des larmes de joie pour un urgent hommage
À *notre humanité* ;
Des fouets dans les narines : c'est l'lutrín d'la mer
Mal lavée, dont les neumes négligés s'agitent,
Et n'ont pas, *dieu merci*, l'odeur de sainteté,
Mais du monde où les mouettes chient allègrement
Sur les sables fantômes de nos abstractions.

107

(01/03/08 - *la prière de l'épicurien*)

*Et moi aussi, j'ai fait quelque chose de rien :
De ton silence, une douleur... une créature
Un eterno dolor, une secrète plaie,
De ton sourire, une aurore. C'est une élégie
De Paul Valéry que je cite intégralement
En transformant *silence* en *absence* et disant :
Moi aussi j'ai écrit ces mots, je les écris
Sur le balcon chargé de houille, et de boutons
De fleurs qui s'ouvriront sans toi dans le poème
Qui est ta présence, *monde sans iris*,
Mais non sans paupières où clignent les joies,
Où *moi* se perd en cette aurore douce-amère
Et s'y noie dans l'accord tacite qui s'entend
Comme douceur et dol.*

109

*(en relisant « poésie perdue » de Paul Valéry,
avec la citation d'un titre de Jean Guerreschi)*

Écrire et la pellicule qui promet l'arrivée
De *l'ami étranger* sur la grille qui fait
L'objet de la méditation *dans un cottage* de
Samuel Taylor Coleridge,
Dans le gel de minuit à côté de *l'enfant*,
Le sien, celui qu'il fut, semble danser aussi
Sur la grille des mots
Qui trame le visage, où la moue de l'instant
Prononce les syllabes rouges du dégel,
Et souffle sur les doigts d'enfant où le poème
Se joue de ses lacs, *pleasure dome, albatross*,
Et chauffe *the secret ministry of frost*,
Sur la ligne écrivant *Aurion adion aso*,
Qui s'enseigne elle-même et qui *seule est réelle*.

III

(après une relecture d'un poème de Coleridge)

Battage du blé du soir, dont les grains
Allaient le fléau qui laisse un goût de cuivre
À clairon *sur la langue*; et le front de l'agneau,
Égorgé par le temps qui a fait sa journée,
Déroule sa tenture sur la prairie où
Le corps se fait prairie, en se couvrant de baies
Et de ruisseaux chafouins verminés de clarines
Affûtées à l'orage aux yeux de parapets
Et de grange brûlée, où les criquets allument
Le tabac des mots,
Qui soudain crée le site rougeaud d'une étoile
Éclairant la contrée où transhument nos ombres,
Où le ban de flétans des ornières s'assèche,
Et file vers l'endroit *où sonnent les déluges*.

113

*... toujours ici torrentueuses
cascadent les paroles
Aimé Césaire*

Cascades à démurer, livre blanc
À pioche-traverse à biaiser, pelletées
D'escalades au loden des cratères
À folles boutonnières fleuries d'occasions ;
Et le décameron de ton corps qui s'écrit,
Tout un torrent de lave cite mot à mot :
Ton bas-ventre, ton cul ferroviaire demain
De gare en gare où t'attend la pensée
De tes bas au plus-haut, comme le soleil bas
Son compost de vésuves ;
Et nous escaladons avec nos pieds-du-mur,
La langue bien pendue aux paroles qui choient
Pour le pire meilleur, et le piolet en main
De la joie encordée à son train d'éboulis.

115

(cascaderie intempestive)

La pluie accroche ses ailes mercurielles
Aux talons de nos fuites; l'œil qui périclité
À même nos fenêtres s'embue de façades
Couleur bovary; et les arbres replient
Leurs buvards saturés des lignes effacées
Par le feuillage en larmes, et s'empyramident
Avec leurs oiseaux morts relookés de bitume,
Qui font chorus avec l'éternité qui bat
Dans les nids des jardins où le diesel de l'air
Hausse d'un demi ton le piaulement du temps,
Quand l'asphalte devient le walkman du ciel,
Et que tous les bientôt cacophonent du bec
Sur la barre d'appui du matin qui s'émiette
En gouttes sous la main et les yeux envolés.

117

(encore la pluie)

La noirceur de l'esprit s'envole des murs de la ville,
Avec le plan du ciel, qui fait dégouliner
Ses pas de précipices sur les portes mortes
Des rosiers qui pointent au prochain tournant
Aux lèvres de nuages; les corbeaux de l'air
Tombent des vitres saupoudrées de bris de verre,
Avec les filaments des dentelles du temps
Qui parsèment la rue de signes, où les fronts,
Se prennent au revers des occasions infantiles,
Pétales tombés sur la joue de nos joies
Et de nos turbulences de balcons froissés
Par les troupeaux de l'œil,
Qui cherchent la lumière débraillée des flaques
Où plonger le museau de la pensée *qui voit*.

Calme vent au dolmen du soir, douleur folle
Abritée sous l'auvent d'anchois des marées
D'étoiles instudieuses penchées sur la craie
De nos ardoises grises, robes des rochers
À pattes de lionnes, baves incontrées
Sur l'argent du désir fourbu après l'amour
Dans la coque des fables ; se lave à grande eau
La posture de celle qui est la pensée
Nocturnement défaite de ses plaintes d'anses
Aux presque-mots des dunes ;
Le pawnee des lacs dépose son obole
Aux hublots du rivage, railways fabuleux
Des reins du rêve-calicot de la joie rouge,
Où peu de verbes verguent nos vans enroués.

121

(a vau l'eau)

Les cruelles fougères blessent le mollet
Du vieillard qui retient le soleil du matin
Et flairer les toisons des circulations
Le long des pistes grises ;
Un rêve le soulève avec les mots du vent :
Les baraques sont rouges : sont-ce des roulottes
Avec à l'intérieur les douteux falbalas
Des belles andalouses, dont les doigts réveillent
Les petites gouapes des buissons ardents
À la pointe des baies ?
Sa tête se remplit de l'or troublant des choses
Ecrivant le roman-feuilleton de sa vie
Sur les feuilles roussies du monde accumulé
Dans l'angle trop ouvert de ses pieds *en dehors*.

123

(le vieillard aux pieds en dehors ou chacun son triangle des bermudes)

Haie pétaradante de lettres, avec
La missive déchirée qui sucre le taillis
De petites œillades des filles de Thrace,
Où les longues aiguilles de l'air fanfaronnent
En poussant une pointe vers l'intimité
Des pensées plus que lestes ; jupes relevées,
Et la langue tirée à hue et à dia
Dans les odeurs d'édit de Nantes des fougères,
Les petites Eve servent d'éperon
Pour enfourcher la mauvaise herbe des sentiers,
Où les ronciers pudiques qui lisent *tout bas*
Imitent saint Ambroise,
Où le vif prend le voile au couvent des bas-fonds
Sur l'autel Vénusien de l'orage.

125

(l'ordination d'un faune)

Aux grandes vergues du soir pendent les songes.
La ville lance ses fusées d'exil
Et promène ses téléphones, ses entéléchies,
Ses rues et ses tournants affairés, et ses feux
Qui font des *halte-là* ophtalmiques et lents :
« Quand c'est vert c'est pas rouge ». Et plonge à l'hellespont
De la chaussée, le couple que l'on est tout seul,
Afin de se rejoindre un peu à la lumière
De l'autre côté où piète le mystère
Qui est la lumière en talon haut cousant
Des hosanna sur toute l'étendue de l'âme
Qui n'est que le rêve en nous qui se déploie,
Quand la population des fenêtres se tend
Vers cette *profondeur* que le pur sol emporte.

127

(ville de la banlieue)

Cette joie écarlate tonne en mille plumes
Et retombe à côté de l'abri d'autobus
De la nécessité, qui claque sa portière,
Avalant le Jonas des genoux entrevus
Un instant pour asseoir la beauté sur les siens,
Et respirer un peu ce rot d'éternité
Près d'un pigeon crevé gisant sur son temps mort
Dans le ruisseau du temps,
Qui emporte les plumes, le bec, et la tête,
Alouette alouette de la joie perdue,
Dans les chips du soleil qui attend sur le banc
Que la halte se hâte,
Avant la pluie qui fait friser les passagères
Aux jambes orageuses.

129

(station prolongée)

Envoi :

*la joie c'est tout le pavé du corps
lancé dans la vitrine de la vie
qui retombe
en laissant la cassure affirmée d'une étoile
en forme d'étreinte
qui dit je vois rouge
et revient se poser
sur le licol du souffle frappé de paroles
au galop de ton ombre.*

131

(14/04/08)

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - (*traduction*)
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif (*poésie*)
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Congrès (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

tel: + 33 (0)5 61 60 28 50

fax: + 33 (0)5 67 80 79 59

imprimé en France par :

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 24 février 2008

ISBN : 978-2-35554-058-5

EAN : 9782355540585

Dépôt Légal: mars 2009